Document généré le 25 avr. 2024 13:15

Liberté

Cinq poèmes

Jorge Luis Borges

Volume 29, numéro 3 (171), juin 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31140ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Borges, J. L. (1987). Cinq poèmes. *Liberté*, *29*(3), 40–44.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JORGE LUIS BORGES

Cinq poèmes

BUENOS AIRES

Et la ville, à présent, est comme le plan
De mes humiliations et de mes déroutes;
Du seuil de cette porte j'ai vu les crépuscules
Et près de ce marbre j'ai attendu en vain.
Ici la veille incertaine et l'aujourd'hui distinct
M'ont accordé les occasions communes
A toute destinée humaine; ici mes pas
Tissent leur labyrinthe indéfini
Ici la cendre du soir attend
Le fruit que doit lui offrir le matin;
Ici dans l'ombre finale, non moins vaine,
Disparaîtra mon ombre légère.
Ce n'est pas l'amour qui nous unit, mais la crainte;
C'est pourquoi sans doute je l'aime tant.

UNE ROSE ET MILTON

De toutes les générations de roses
Qui au fond du temps se sont perdues
Je voudrais qu'une seule soit sauvée de l'oubli,
Mais sans marque ni signe parmi tout ce qui fut.
Le destin m'accorde ce don de nommer
Pour la première fois
Cette fleur silencieuse, la dernière
Rose que Milton, sans la voir, approcha
De son visage. Oh toi, jaune ou vermeille,
O blanche rose d'un jardin disparu,
Reviens magiquement de ton passé
Immémorial pour briller dans ce vers,
Que tu sois d'or, de sang ou d'ivoire
Ou ténébreuse comme en ses mains, rose invisible.

EN COMMENÇANT L'ÉTUDE
DE LA GRAMMAIRE ANGLO-SAXONNE

Au bout de cinquante générations
(Le temps nous impartit à tous pareils abîmes)
Je regagne la rive opposée d'un grand fleuve
Où n'abordèrent pas les dragons du Viking,
Je retrouve les âpres et laborieuses paroles
Qu'avec une bouche faite poussière, j'ai
Prononcées, aux temps de Northumbrie et de Mercie,
Avant de devenir Haslam ou Borges.
Samedi nous avons lu que Jules César
Vint le premier de Romeburh soumettre la Bretagne;
Avant que reviennent les raisins j'aurai écouté
La voix du rossignol de l'énigme
Et l'élégie des douze guerriers
Qui entourent le tombeau de leur roi.
Symboles d'autres symboles, ces paroles me semblent
Des variations de l'anglais ou de l'allemand futur;
Parfois, elles furent des images
Dont un homme usa pour célébrer la mer ou une épée;
Demain, elles vivront à nouveau,
Demain, *fyr* ne sera pas *fire* mais cette sorte
de dieu domestique et changeant
Que nul n'a pu regarder sans une antique stupeur.
Loué soit l'enchaînement
Infini des effets et des causes
Qui, avant de me montrer le miroir
Où je ne verrai personne ou bien verrai un autre,
M'accorde cette pure contemplation
D'un langage de l'aube.

À LUIS DE CAMOENS

Sans pitié ni colère le temps brise
Les héroïques épées. Triste et pauvre
Tu revins dans ta patrie nostalgique,
Oh capitaine, pour l'accompagner dans
La mort. Dans le désert magique,
La fleur de Portugal s'était perdue
Et l'âpre Espagnol, naguère vaincu,
Menaçait son flanc sans défense.
Je voudrais savoir si, au bord du fleuve
Ultime, tu compris avec humilité
Que tout ce qui était perdu, l'Occident
Et l'Orient, le fer et l'étendard,
Durerait (loin de toute variation
humaine) dans ton Enéide lusitanienne.

LA PLUIE

Soudain l'après-midi s'est éclairci
Car voici que tombe la pluie minutieuse.
Tombe et est tombée. La pluie est une chose
Qui survient toujours dans le passé.

Tout qui l'entend tomber se voit restitué
Le temps où l'heureuse destinée
Lui révéla la fleur appelée *rose*
Et la couleur étonnante du rouge.

Cette pluie qui aveugle les vitres
Réjouira en de lointains faubourgs
Les raisins noirs d'une treille dans un

Patio qui n'existe plus. L'après-midi mouillé
Me ramène la voix, la voix tant désirée,
De mon père qui revient et qui n'est pas mort.

Traductions de Jean-Claude Masson.